

serie d'étudiants, l'accent et le ton d'une harangue populaire. On l'avait entendu tout un soir dans une *parlotte* de jeunes gens, au fond d'une brasserie, soutenir que la vieille morale est une douairière caduque, la vertu une duègne, et qu'un homme qui ne *tuera pas le mandarin*, dans la vie, ne serait qu'un imbécille.

— Oui, le mandarin, vous savez bien, le fameux mandarin idéal dont on a tant parlé sans savoir au juste qui l'a inventé; ce mandarin, lequel, en Chine, mourrait subitement sur le coup, pourvu que l'on souhaitât ici son trépas, à distance, fût-ce pendant une seconde!... Tuer le mandarin? Il faudrait être bien niais pour hésiter à lui tordre le cou, à ce Chinois-là, et crânement godiche pour avoir des scrupules... Le mandarin! Il ne s'agit pas de savoir si on le tuera, le mandarin, il s'agit de savoir si on le rencontrera, voilà tout. Ah! le rencontrer, à portée de main, ce satané mandarin; voilà la grosse affaire, voilà le problème! *That is the question!* Quant à « l'immoler » (et Mornas riait), si on était certain qu'il n'y a de juges ni à Berlin, ni à Paris, ni à Pékin, on serait un pur idiot si l'on hésitait! Je tuerais le mandarin quand on voudra, moi! Dites-moi seulement le numéro de la rue où il demeure!... Au pays jaune, là-bas... et même plus près!

Et le rire sombre de Jean Mornas accompagnait ces déclarations sinistres « comme le roulement de tonnerre suit l'éclair », disait-il quand on lui parlait de l'accent habituel qu'avait son ricanement.

L'affectation avec laquelle Jean revenait sur ce sujet de casuistique l'avait même fait surnommer *le Mandarin*, parmi les auditeurs qui s'amusaient à le voir allumer ses feux d'artifice comme des pyrotechnies, mais chargées à balles. « As-tu vu le Mandarin? Le Mandarin viendra-t-il ce soir? », c'étaient des questions qu'on s'adressait couramment au Quartier où, sans avoir rien produit, ni livre, ni poème, rien que des palabres, Jean Mornas, le Mornas des orangers de Nice et des pavés de Paris, passait déjà pour une personnalité et humait, comme un gros vin, le bouquet de la gloire.

La gloire? Il s'en moquait bien cependant! Et d'ailleurs, on ne prêtait rien sur elle à la Monnaie.

Il était de son temps: ne croyant qu'au succès, niant l'idéal, regardant comme des dupes tous ceux qui, dans la déroute des chimères, soutenaient la retraite de ces vieilles vertus bourgeoises: la patience, la simplicité, l'honnêteté sans fracas — des antiquailles.

Depuis qu'il avait quitté son pays du Midi pour venir à Paris chercher fortune, il remuait ciel et terre; il eût pétri la boue et dressé les pavés, comme il disait, pour conquérir sa place au soleil. A vingt-huit ans, avec des facultés puissantes, on eût pu croire qu'il la souhaitait, cette gloire. Non, Mornas, encore un coup, savait ce qu'elle vaut. Il avait rencontré par les rues des hommes illustres que les portefaix coudoyaient et que les fiacres éclaboussaient en passant; il avait suivi le convoi d'un artiste célèbre et contemplé ironiquement l'habit vert de membre de l'Institut jeté sur le drap noir, comme une défroque, et les décorations épinglées, navrante parure, sur ce drap banal. La renommée ne servait à rien, et laisser un nom après soi ne suffisait pas à Mornas. Etant vivant, il voulait vivre et il eût donné tous les rêves de célébrité et d'amour, toutes les chansons des vingt ans, fanfares ou romances, pour la richesse qu'il n'avait pas et qu'il enviait.

Il était médecin; il avait passé par toutes les étapes de la carrière, externat, internat, puis, son grade de docteur pour arme, il s'était jeté dans la mêlée, hardiment, avec des milliers et milliers d'autres, chirurgiens sans clientèle, savants faisant antichambre à travers Paris, leur tête bourrée d'érudition, leur cœur gonflé d'espoirs et leur estomac vide. Trop de médecins dans la grande ville! Deux mille, trois mille peut-être! Toutes les avenues bouchées. Partout une obstruction de cohue. La

mode, la vogue qui vaut plus que l'autorité, allant aux uns et le flot humain qui se précipitait vers les célèbres, laissant les débutants sur le pavé, comme une épave sur le sable. Mornas se sentait des morsures en pleine chair, des révoltes d'appétits et d'amour-propre. Il se demandait, irrité et pauvre, s'il irait enterrer ses chimères dans le trou de sa province comme dans une fosse oubliée, ou s'il enfoncerait la porte du succès, à Paris, d'un coup d'épaule. L'épaule même s'y lassait et la porte était dure. Alors Jean vivait de hasards, de clients racrochés, de maladies de pauvres-diables, d'agonies de misérables, et, peu à peu, il se dégoûtait même de ces besognes sans honneur, de ces mansardes visitées où l'odeur de misère le prenait à la gorge, de ces escaliers gras montés et remontés sans profit. N'ayant pas, pour se relever le cœur, l'amour vaillant de son art ou la pitié pour les souffrances, il traînait dans ces travaux perdus sa lassitude chaque jour grandissante et, méprisant la médecine, n'en ayant ni la foi ni la passion:

— Bah! se disait-il, à quoi bon user sa vie à cette continuelle attente? S'il y avait une occasion de profit ou de tapage, épidémie, guerre, catastrophe quelconque, est-ce que j'osais? A la bonne heure! En un jour on est connu! En une année, on est riche! On risque sa peau et, si on gagne, on l'emplit! Mais les jours vides, les nuits longues, les besognes creuses, la patience! Allons donc! Le monde est aux lymphatiques, a-t-on dit. Pas du tout! Il est aux impatientes!

Et il ne porta plus ce titre de docteur que comme la tunique usée de quelque officier démissionnaire promenant l'uniforme râpé dont il arrache les galons.

Jean Mornas, lorsqu'il avait rencontré Lucie, habitait, rue Racine, une chambre d'étudiant famélique et battait le pavé à la recherche de ce qu'il appelait l'occasion. S'il réussissait (à quoi? peu lui importait!) il rendait bien fiers, là-bas, dans leur petite ferme entourée d'oliviers gris, aux environs de Nice, les braves gens qui s'étaient, pour l'élever, saignés aux quatre veines et disaient maintenant tout glorieux: « Le petit est docteur-médecin à Paris! » D'humbles bourgeois à demi paysans, rêvant pour leur enfant un autre champ de manœuvre que la banlieue monotone et l'horizon dans lequel ils avaient végété contents de leur sort, sans ambition pour eux-mêmes, mais gonflés d'espoir pour ce fils unique, lauréat du lycée. « Et éloquent, ah! le matin!... Eloquent à être avocat, député, ministre, tout!... »

Oui, et Mornas le savait bien. Eloquent de cette âpre éloquence qui, dans les réunions publiques, ne fait pas seulement trembler les vitres mais donne des frissons aux appétits, des douteux aux consciences. Un journal de la rive gauche avait défini Mornas: « Une voix de cuivre dans un corps de fer ». Des muscles vigoureux au service d'une ténacité formidable. La flamme de la jeunesse dans les prunelles; mais le cœur vide et comme déjà lassé de battre, et toutes ses audaces mêmes paralysées par une sorte de dégoût de toutes choses, un ennui haineux, l'ennui de la médiocrité à laquelle il se sentait voué, pauvre et fils de pauvres, ne redoutant qu'une lèpre et qu'un mal: la misère.

— Quel dommage, disait parfois Mornas, avec son ricanement guttural, que je ne puisse vendre mon âme au diable, comme autrefois! Il y aurait là un débouché trouvé et — il riait plus fort — ce serait tout profit, car dans le marché, au moment de la livraison de la marchandise, le diable serait volé.

Vivant ainsi comme de hasards, dans un monde où l'activité intellectuelle s'exacerbait, Jean Mornas gagnait sa vie comme il pouvait, dans le harcèlement de travaux mal rétribués, compilations d'histoires, notes prises aux bibliothèques pour le compte d'un jeune homme riche qui préparait un livre sur les Origines de la Médecine et se payait de la renommée à bas prix; répétitions données à des gamins insolents qui confon-